



© Alain Bergeron et Laurine Spehner. *Autopsie d'une série culte: The X-Files.*

Titre original: Pusher

Titre de la version française: Autosuggestion

Date de la première diffusion aux États-Unis: 23 février 1996

Scénario: Vince Gilligan

Réalisation: Rob Bowman

Distribution:

Agent Fox Mulder: David Duchovny

Agent Dana Scully: Gillian Anderson

Robert Patrick Modell dit le Pousseur: Robert Wisden

Directeur adjoint Skinner: Mitch Pileggi

Détective Frank Burst (Frank Boche en v.f.): Vic Polizos

Holly: Julia Arkos

Agent Brophy: Roger R. Cross

Agent Collins: Steve Bacic

Le juge: Don MacKay

Le Procureur: Brent J. D. Sheppard

L'avocate de la défense: Meredith Bain-Woodward

Agent Scott Kerber: D. Neil Mark

Membre de l'escouade tactique: Darren Lucas

Une infirmière: Janyse Jaud

Le gardien de sécurité du FBI: Ernie Foort

Un huissier: Henry Watson

L'épisode en bref

Un des épisodes isolés les plus populaires de la troisième saison, grâce à la prestation de Robert Wisden dans le rôle du très crapuleux Robert Modell, dit Le Pousseur, dont la spécialité est de provoquer des suicides par suggestion psychokinésique. Mulder tombe sous son emprise et, dans une scène assez électrisante de roulette russe, passe à deux cheveux de tirer sur Scully. C'est elle qui sauve la situation en faisant preuve d'une remarquable présence d'esprit. Skinner est lui aussi victime du Pousseur quand il essuie une des pires raclées de sa carrière, de la part d'une petite jeune femme de rien du tout qui l'attaque à coups de pieds dans le visage. La sobriété de la mise en scène, l'efficacité du montage et la tension musicale font des dix dernières minutes de cet épisode un morceau d'anthologie.

-1-

Dans un supermarché de Loudoun County, en Virginie, un trentenaire au visage avenant fait ses courses. Tout de bleu vêtu, l'homme fredonne d'un rayon à l'autre, un panier à la main. Il s'arrête bientôt devant un étalage de boissons protéinées, en prend d'abord quelques canettes, puis en remplit tout son panier. Un peu plus loin, un policier en civil l'observe discrètement.

L'air détaché, l'homme en bleu se dirige vers la caisse. Il jette un coup d'oeil sur un exemplaire du *Weekly Informer*, un tabloïde qui annonce en première page que l'Homme-douve (voir **The Host**) s'est échoué sur les berges de Martha's Vineyard. Cela le fait rigoler, mais son sourire s'efface lorsqu'il aperçoit par la vitrine une voiture de police qui vient se garer devant le supermarché. Il soupire, puis, brusquement, il arrache le rabat arrière de la veste que porte un autre policier en civil juste devant lui dans la file, exposant les lettres FBI. Aussitôt, les deux agents lui sautent dessus, l'empoignent et lui immobilisent la tête sur le tapis roulant. D'autres policiers surgissent des allées, l'arme au poing. Quand le prévenu demande qu'on arrête le tapis roulant qui lui érafle le visage, c'est le détective Frank Burst (rebaptisé Frank Boche en version française) qui l'oblige. Le nouveau venu porte un imperméable qui met en valeur sa corpulence. «Le Pousseur, je présume?», demande Burst. «Vous êtes sûrement Frank Boche», rétorque l'autre, en se moquant de son nom. Collins, un des agents, lui lit ses droits. Le Pousseur fait le bravache et assure aux policiers qu'ils ne le garderont pas très longtemps. Burst, qui le prend au sérieux, exige une escorte blindée.

Un cortège de cinq voitures de police ramène le prisonnier. À bord du véhicule de queue, le Pousseur observe les alentours et note qu'un camion-citerne bleu clair arrive sur la route qu'ils s'approprient à emprunter. Il se met alors à adresser la parole au policier qui conduit la voiture: «Entre nous, officier, je dois dire que j'adore la couleur de votre uniforme. C'est si apaisant, ce bleu.» Assis à l'avant, le détective Burst regarde son collègue d'un air perplexe. Tandis que le conducteur arrête son véhicule pour laisser passer le camion-citerne, le Pousseur poursuit: «Bleu ciel, c'est magnifique. C'est comme un tranquillisant.» Ces paroles ont un effet hypnotique sur le policier. Burst ordonne à son prisonnier de se taire, mais l'autre poursuit: «Le bleu céruléen me fait penser à une brise, une brise légère.» Soudain, le conducteur cesse de voir le

camion-citerne qui s'approche d'eux, comme si le mastodonte s'était effectivement évaporé dans la brise légère. Il engage sa voiture sur la rue pour tourner. Le camion klaxonne désespérément puis percute la voiture de police de plein fouet.

-2-

Le conducteur de la voiture, un agent appelé Scott Kerber, n'a pas survécu, mais Frank Burst, oui. Son visage est couvert d'hématomes lorsqu'il vient présenter son cas à Mulder et Scully. Avant de mourir, Kerber a réussi à détacher le prisonnier, qui a de nouveau pris le large malgré ses propres blessures. Cet homme dont la police ignore le nom véritable se fait appeler le Pousseur, raconte Burst. Il lui a passé un coup de téléphone un mois plus tôt pour avouer plusieurs meurtres qu'il aurait commis à contrat, étalés sur une période de deux ans. Ce qui l'amuse bien, c'est qu'aucune de ces morts n'avait été considérée comme un assassinat. Le tueur prétendait avoir «poussé» tous ces gens au suicide. Il pouvait fournir suffisamment de détails sur chaque décès pour être crédible. Burst croit que cet homme a également «poussé» Scott Kerber au suicide en répétant les mots «bleu céruléen», qui correspondent justement à la couleur du camion. Il montre aux agents une série de photos prises sur les lieux de l'accident. Une inscription en lettres de sang sur la voiture de police, NIN OR, attire leur attention. Burst ignore ce qu'elle signifie, mais il sait que le Pousseur aime bien laisser des énigmes. Mulder devine tout de suite que le mot a été tracé à l'envers et qu'il faut lire RONIN. Fin connaisseur, il précise que ça signifie un «samourai sans maître». En version originale, il explique avec humour qu'il a vu *Yojimbo* (un film d'Akira Kurosawa). Quand Scully lui demande à quoi ça les avance, Mulder rétorque qu'il a une petite idée sur le genre de littérature que le meurtrier lit dans ses toilettes.

Plus tard, à la bibliothèque du FBI, Mulder feuillette la revue *American Ronin*. Scully et lui sont installés à une table lorsqu'une jeune employée appelée Holly vient leur apporter un autre numéro du magazine. Scully ne peut s'empêcher de remarquer que la pauvre femme arbore un œil au beurre noir impressionnant. «On m'a assommée pour me voler mon sac», explique-t-elle. Mulder lui demande si les policiers ont appréhendé le voleur. «Ils n'ont rien fait, comme d'habitude. Sans vous offenser», rétorque sèchement Holly avant de s'excuser et de quitter les lieux.

Lassée d'éplucher les petites annonces de la revue, Scully demande à son collègue comment le suspect a pu pousser un honnête policier à le libérer. Mulder présume que l'individu est doué pour la suggestion, qui est le fondement de l'hypnose. S'il se fait appeler le Pousseur, c'est qu'il «pousse les gens à faire des trucs démentiels». Ce qui déconcerte Scully, c'est que l'homme a provoqué un grave accident dont il n'était même pas certain de se sortir. Mulder présume que le Pousseur tenait à tout prix à éviter la prison. Il lui montre ensuite une petite annonce qu'il vient de trouver dans *American Ronin: I SOLVE PROBLEMS. OSU* (Je résous les problèmes. Osu). Trois numéros de téléphone sont fournis, tous en Virginie du Nord. Mulder a remarqué que cette annonce paraît dans tous les exemplaires qu'il a consultés et qu'elle remonte à avril 1994, soit deux ans plus tôt. «La date des premiers meurtres», se souvient Scully. Mulder va chercher un dictionnaire japonais-anglais. Il découvre que «Osu» est un verbe qui signifie «pousser». «Si on appelait tous ces numéros de téléphone?», suggère Scully.

-3-

À la nuit tombée, les agents surveillent à distance une cabine téléphonique dont le numéro figure sur la liste de l'annonce. Mulder a composé ce numéro sur son portable et guette maintenant qui répondra. Comme personne ne se pointe, il réveille Scully, qui s'est assoupie contre son épaule (et lui dit gentiment, en passant, qu'elle a bavé sur lui). Aucun des trois téléphones publics qu'ils ont essayés n'a donné de résultat. Frank Burst leur avait d'ailleurs fait savoir qu'ils perdaient leur temps. Pourtant, voilà que l'appareil téléphonique de la cabine qu'ils surveillent se met tout à coup à sonner. Mulder se précipite pour répondre, Scully sur ses talons. «Vous allez rester là jusqu'à l'aube, tous les deux?», fait la voix du Pousseur. Scully contacte immédiatement la police dans l'espoir de retracer l'appel. Mulder sort un magnétophone de sa poche pour enregistrer la conversation. D'une voix qui paraît fatiguée, le Pousseur le taquine au sujet de sa collègue, soulignant qu'ils ont l'air tous les deux très proche. Il refuse de donner son vrai nom, mais suggère aux agents, pour prouver leur valeur, de suivre les petits cailloux qu'il sème sur sa route. Le prochain caillou se trouve devant eux. «Laissez parler vos doigts, inspecteur» (une allusion à une publicité de l'époque pour les pages jaunes). L'homme raccroche avant qu'on puisse le retracer. Mulder soupçonne que l'indice pourrait être le dernier numéro qui a été composé à ce téléphone public. Le numéro en question les conduit à un message

enregistré provenant d'un club de golf. «Alors, c'est un tueur et un golfeur?», demande Scully. «Ça ne te rappelle rien?», blague Mulder, une allusion possible à l'affaire O.J. Simpson. Les deux agents se remettent en route.

-4-

Au club de golf Teetotalers, le Pousseur joue avec deux Japonais. Il félicite l'un d'eux pour son lancer avant d'en effectuer un à son tour. On voit que son visage est couvert d'éraflures et de bleus, traces de sa récente rencontre avec un camion-citerne. Il regarde aller sa balle, mais son attention se dirige vers le boisé qui marque la limite du terrain de golf. Incroyablement, il note à cette distance que des individus armés en tenue de camouflage l'observent. «Pas trop tôt», marmonne le Pousseur. Il prend congé des Japonais en leur disant qu'ils ne l'ont pas vu («I was never here»), et part à la course.

Des agents du FBI en tenue tactique ont entrepris de cerner la zone et se séparent pour couvrir le plus de terrain possible. L'agent Collins, aperçu au supermarché dans le prologue, se dirige vers une sorte de hangar dont il fracasse la porte. À l'intérieur, il y trouve le Pousseur qui lève les mains sans se faire prier. Mais aussitôt, il se met à envoûter l'agent: «Du calme. Du calme.» L'autre baisse son arme. «J'aimerais voir ton visage.» Collins obtempère et retire son casque et sa cagoule. «Collins, qu'est-ce que tu ferais pour moi?» Le Pousseur, dont le visage exténué ruisselle de sueur, s'empare d'un bidon d'essence. «Tu peux faire ça pour moi», dit-il.

À l'extérieur, Mulder, Scully et Frank Burst sont soudain attirés par les pleurs d'un homme. Sous l'influence du Pousseur, l'agent Collins s'est arrosé d'essence et tient un briquet à la main. Le plus horrifiant est qu'il n'a plus le contrôle de ses gestes tout en étant parfaitement conscient de ce qu'il est en train de faire. «Aidez-moi», supplie-t-il en allumant son briquet. Burst tente de le raisonner pendant que Scully part en courant chercher un extincteur. Gémissant de plus belle, Collins allume son briquet. Mulder enlève son pardessus en s'attendant au pire. Et en effet, Collins plaque le briquet contre lui-même et s'enflamme. Scully arrive avec l'extincteur et arrose le malheureux pendant que Mulder lui saute dessus pour étouffer les flammes. Burst appelle une ambulance de toute urgence. On entend le brûlé marmonner: «Allume. Allume. Allume.»

L'attention de Mulder est alors attirée par le bruit continu d'un klaxon provenant du stationnement.

Dans l'unique véhicule qui se trouve garé à cet endroit, Mulder trouve le Pousseur affaissé sur le volant, au bord de l'inconscience et en train de marmonner lui aussi: «Allume. Allume. Allume.» En voyant Mulder, il parvient à articuler: «Je parie vingt billets que je m'échappe.» («*Oh. Bet you five bucks I get off.*»)

-5-

L'identité du Pousseur est enfin connue. L'homme qu'on traduit en justice s'appelle Robert Patrick Modell. En cour, le juge interroge Mulder et lui demande si le FBI croit vraiment que l'accusé est responsable de quatorze meurtres. L'agent explique qu'ils ont une confession enregistrée et que l'accusé a donné des détails très précis sur ces meurtres que la police a classés comme des suicides. L'avocate de Modell proteste: l'une des victimes s'est jetée sous un train et de nombreux témoins ont affirmé que personne ne l'avait poussée. Mulder montre une fois de plus qu'il n'est pas doué pour faire condamner des gens dotés de pouvoirs paranormaux. Comme dans l'épisode **Tooms**, il n'hésite pas à dire ce qu'il pense: «Je crois en fait que ces pauvres gens sont morts parce que le prévenu avait exprimé le souhait qu'ils se donnent la mort.» Scully a l'air embarrassé. Mulder poursuit: «Cet homme a reconnu être un tueur à gages. Son pouvoir de suggestion hors du commun lui a permis de perpétrer ces meurtres. Il n'a eu qu'à persuader ses victimes de se suicider.» L'avocate se gausse de lui pendant que le juge manifeste sa désapprobation. Le procureur se sent obligé d'intervenir et de demander un ajournement pour poursuivre l'investigation. Le juge demande à Modell de s'expliquer sur cette soi-disant confession enregistrée. L'accusé répond qu'il avait bu ce jour-là et qu'il ne se souvient plus avoir passé ce coup de fil. Mulder proteste, mais l'avocate assure que son client regrette son geste. Le juge semble obnubilé depuis que Modell a pris la parole. «Je n'ai pas tué ces gens», ajoute ce dernier pour conclure la plaidoirie de son avocate. Comprenant ce qui est en train de se passer, Mulder paraît découragé.

Dans l'escalier, Modell qui a été acquitté prend congé de son avocate et croise Mulder, Scully et Burst. «Vous me devez vingt dollars», crâne-t-il en s'adressant à Mulder. Burst fait une mine d'enterrement pendant que l'agent sort son porte-monnaie pour en tirer un billet qu'il tend à Modell. «Votre lacet est défait», dit soudain l'agent. Modell regarde ses souliers. «Je vous ai eu, rigole Mulder. Comment vous avez fait?» («*Made you look. How do you do it?*») Modell fait mine de prendre le billet, mais Mulder le remet

prestement dans son porte-monnaie. Le Pousseur a un sourire pincé et tourne les talons. «Eh, Modell! l'apostrophe Burst. Je connais votre nom, maintenant! Je sais comment vous retrouver!» Le Pousseur accuse le coup sans se retourner.

-6-

Au FBI, Mulder s'exerce au tir de pistolet avec beaucoup d'habileté. Scully vient le rejoindre; elle a des informations sur Modell. Mais Mulder a déjà cerné le profil du bonhomme: «Je suppose que c'était un élève moyen, qui a étudié dans un collège moyen, et qui a fait un service militaire moyen, non?» Il a aussi deviné que Modell a voulu s'enrôler dans la Navy ou les Béréts verts, mais que ses tentatives se sont soldées par un fiasco. «Il devait être trop intelligent» («*though not for lack of intelligence*»), suppose Mulder. Ce que l'agent ignore, par contre, c'est que Modell a tenté d'entrer au FBI. Scully lui révèle qu'il n'a pas réussi à passer le test psychologique: «On l'a jugé éminemment schizophrène et égocentrique, sans aucune considération pour les autres, assimilant les gens à des objets.» L'homme est extrêmement réfractaire à l'autorité. Il a également des illusions de grandeur et se prend pour un maître des arts martiaux, comme les ninjas japonais. Mulder fait remarquer que les ninjas ont le pouvoir de semer la confusion («*to cloud*») dans l'esprit de leurs adversaires (et non d'y lire, comme le dit la traduction française). Il est persuadé que Modell a influencé le juge à l'audience par un tour de passe-passe (il emploie le mot «abracadabra» en version française, pour «*He put the whammy on him*» en version originale). Il ne sait pas exactement à quoi correspond cette influence. «Un pouvoir mental, un aspect de ces philosophies orientales, l'art de modifier la chimie des esprits par des mots spécifiques ou bien un autre rythme. C'est la voix de Modell qui semble être la clé.» Mais Scully rechigne à accepter ce genre d'hypothèse. Les emplois de Modell ont été des plus ordinaires. Pourquoi n'a-t-il pu faire mieux s'il détenait de tels pouvoirs? Pour Mulder, la réponse est évidente. Ce pouvoir a dû se manifester à lui il y a deux ans. Sinon, comment sa collègue peut-elle expliquer pourquoi l'agent Collins s'est immolé par le feu? Scully proteste: elle croit Modell coupable autant que lui, mais qu'elle a besoin d'une explication plus rationnelle qu'abracadabra.

-7-

Robert Modell entre au siège social du FBI par la porte principale. Il constate que les visiteurs doivent traverser le détecteur de métal, sous les yeux d'un gardien (le même qui a examiné Scully

dans **The Blessing Way**). Le Pousseur s'empresses de sortir un crayon-feutre et un papier sur lequel il inscrit PASS (laissez-passer). Il fixe le feuillet à son veston et va se planter devant le gardien à qui il demande où se trouve le service des archives informatiques. Hypnotisé, le gardien lui indique de se rendre au quatrième étage. Modell le remercie et se dirige vers les ascenseurs. Curieusement, il ne se fait pas intercepter par quiconque malgré son ridicule laissez-passer et même s'il ne pipe mot. Il entre sans encombre dans le bureau des archives informatiques où il tombe sur la malheureuse Holly, la secrétaire à qui on a volé le sac à main. Modell referme les stores du bureau et dit à la jeune femme qu'il a besoin de savoir certaines choses. Il la persuade facilement de lui donner accès aux dossiers du personnel, d'imprimer l'information obtenue et il pousse même le culot jusqu'à lui demander un café. Mais il fait aussi montre d'une certaine compassion en s'intéressant à son œil au beurre noir. «Si seulement je pouvais coincer le type qui vous a fait ça, je l'obligerais à payer», fait-il, faussement chevaleresque.

Le directeur adjoint Skinner passe justement dans le couloir et remarque que les stores du service des archives informatiques ont été fermés. Intrigué, il entre dans la pièce. Malheureusement pour Modell, il ne tombe pas sous le charme aussi facilement que Holly. «Qui êtes-vous? Que faites-vous ici?», demande le directeur. Peu impressionné par Modell, il finit par l'empoigner en lui tordant le bras dans le dos. Le Pousseur fait des efforts pour le convaincre de le lâcher, mais en vain. Skinner ordonne à Holly, toujours en transe, d'appeler la sécurité. La jeune femme écoute plutôt la voix de Modell qui n'a pas de mal à lui faire croire que Skinner est l'homme qui l'a attaquée. Tandis que le directeur adjoint parvient à saisir un téléphone pour appeler les gardiens, Holly sort de son sac du poivre de cayenne en aérosol et asperge le visage de Skinner qui crie de douleur et lâche Modell. «Faites-le payer», siffle le Pousseur avant de partir. Prise de rage, Holly bourre de coups de pieds le pauvre Skinner qui s'est écroulé au sol.

-8-

Le réveil est dur. Complètement effondrée, la jeune femme présente ses plus plates excuses au directeur adjoint dans son bureau. Scully lui demande d'essayer de se souvenir de ce qui s'est passé. «C'était presque comme si je me voyais moi-même de l'autre côté du bureau en train de faire ces choses. Et cet homme était avec moi dans ma tête», essaie d'expliquer la jeune employée en larmes. Mulder demande à parler à

Skinner en privé et Scully se joint à eux. L'agent explique à son supérieur qu'il a visionné les enregistrements de la sécurité. On y voit Modell entrer et sortir avec son laissez-passer de fortune. Les gardes interrogés ne se souviennent de rien. «Et vous croyez que c'est au même genre de phénomène que je dois d'avoir reçu des coups de pied au visage?» («*And you're saying this same mysterious phenomenon is the reason I have a size-seven heel mark in my face?*»), demande Skinner. Scully fait savoir qu'elle croit Modell responsable de cet incident, même si elle n'a pas d'explication à fournir. Skinner leur révèle que l'intrus a fait une copie du dossier de Mulder et de personne d'autre. Maintenant il sait où l'agent vit. Ils ont intérêt à aller le cueillir, ne serait-ce que pour violation de propriété privée.

Le FBI envoie une escouade tactique chez Modell, comme si tout ce beau monde n'avait rien retenu de la leçon du terrain de golf. Des agents défoncent la porte de l'appartement du Pousseur et investissent l'endroit. Mulder, Scully et Frank Burst sont de la partie, mais le futé suspect ne s'y trouve pas. Sur l'écran de la télé allumée, la tête de Svengali, le célèbre hypnotiseur maléfique, apparaît en noir et blanc (le Pousseur a des références). Provocateur, Mulder colle sur l'écran le mandat d'arrestation. Il faut maintenant fouiller l'appartement, interroger les voisins et faire le tour des bâtiments avoisinants. Mulder s'intéresse tout de suite au frigo où il découvre la provision de boissons protéinées dont Modell est friand. «Cocktail tropical à la mangue et au kiwi. Maintenant on est sûr que ce type est timbré.» La bibliothèque de Modell montre qu'il manifeste un intérêt pour des sujets comme le cerveau et les philosophies orientales.

De son côté, Scully a découvert dans sa pharmacie un flacon de Tegretol, un médicament qui apaise les crises d'épilepsie. («*It's to relieve Modell's seizures. He has temporal-lobe epilepsy.*») Rejoint au téléphone, le médecin de Modell ne veut pas dire grand-chose, mais Scully apprend néanmoins que le médicament a été prescrit en avril 1994. Quand Mulder lui demande ce qui peut causer l'épilepsie chez un adulte, elle répond: «Un traumatisme crânien ou neurologique, une tumeur au cerveau, une lésion...» Mulder affirme que les tumeurs au cerveau peuvent éveiller des pouvoirs psychiques insoupçonnés, mais Scully se montre, bien sûr, sceptique. Il insiste: «Suppose que le pouvoir de suggestion de Modell ne soit qu'une forme de psychokinésie?» La tumeur expliquerait l'appétit du Pousseur pour les boissons énergétiques. «Il lui faut peut-être rétablir son métabolisme, restaurer l'énergie mise en œuvre par un tel pou-

voir.» Scully fait remarquer que si Modell avait une tumeur au cerveau, il ne serait probablement pas en train de s'amuser comme il le fait avec le FBI. Mais Mulder a remarqué l'état d'épuisement de l'homme sur le stationnement du club de golf. Ce même type a avoué des meurtres dont on ne l'accusait pourtant pas. Conclusion: le Pousseur est mourant. «Et il ne veut pas qu'on puisse l'oublier.»

-9-

Toujours dans l'appartement de Modell, le téléphone sonne. Burst se précipite pour répondre en faisant signe à un autre policier, l'agent Brophy, d'amorcer le traçage de l'appel. C'est bien Modell qui est à l'autre bout du fil. Mulder et Scully vont s'installer dans une pièce adjacente pour écouter la conversation à partir d'un autre appareil. Après un échange d'amabilités cyniques, le Pousseur s'assure que les deux agents du FBI sont à l'écoute eux aussi. Puis il oriente la conversation vers un sujet complètement différent. «Frank, vous pesez combien?» L'agent Brophy fait signe que le traçage est en cours et qu'il faut maintenir Modell en ligne. Le Pousseur continue de disserter sur le poids et l'état de santé de Burst. Le détective fume, boit, et mange trop gras et trop salé sans doute, déduit-il. Mulder voit où Modell veut en venir et demande à Burst de raccrocher. Mais ce dernier, décidé de retracer le Pousseur coûte que coûte, garde la ligne ouverte. Il demande à son interlocuteur ce qu'il a en tête. L'autre poursuit: «Ah, mais vous savez ce que ça fait à vos artères? Des choses affreuses, Frank, des choses épouvantables.» Modell décrit en détail comment les artères de Burst se bouchent. Mulder lâche le combiné et va rejoindre le policier corpulent pour l'adjurer de lâcher le combiné. Peine perdue, Burst s'accroche au téléphone comme à une bouée, malgré la crise cardiaque évidente qu'annonce son visage congestionné. Et Modell poursuit de plus belle pendant que des policiers retiennent Mulder et Scully qui tentent de faire cesser la communication. Brophy regarde Burst avec une inquiétude frôlant la panique, tout en poursuivant son travail. «Votre électrocardiogramme est plat», déclare Modell. C'est l'arrêt cardiaque et Burst s'effondre. «Vous êtes mort, Frank.»

Scully tente de le réanimer, tandis qu'on appelle une ambulance. Toujours au téléphone, Modell déclare qu'il cherche un adversaire de valeur. «Évidemment pas cette masse de graisse étendue à vos pieds.» Il préfère Mulder, dont il a lu l'impressionnant dossier de chasseur de tueurs en série. L'agent ne se laisse pas bernier par la

flatterie: «Je crois que vous êtes mourant, dit-il. Vous voulez entraîner des innocents avec vous avant de disparaître.» La mort de Burst est confirmée par Scully qui abandonne les manœuvres respiratoires. Dans la pièce, les policiers regardent le cadavre avec consternation. De son côté, Mulder demande à Modell où il se trouve. «Quoi? Vous voulez le numéro de téléphone?» demande Modell en se moquant. Sans problème. C'est le 555-0197.» Brophy, qui s'escrimait à retracer ce numéro, regarde d'un air écœuré son écran où se confirme maintenant l'information. C'est le numéro d'une cabine téléphonique dans une station-service. Mulder est dégoûté lui aussi. «Vous avez tué cet homme pour rien. Vous n'êtes qu'une pourriture!»

Brophy donne quand même à Mulder la localisation de la station-service. L'agent du FBI ne se décourage pas: il vient de voir que l'adresse se trouve dans les environs immédiats de l'Hôpital de la Pitié de Fairfax (*Fairfax Mercy Hospital*). Scully ajoute que la prescription de Tegretol provient de la pharmacie de cet hôpital. «Il va renouveler son traitement, Mulder.»

-10-

Pour la quatrième fois depuis le début de l'épisode, une escouade tactique est déployée. Des tireurs se mettent en position autour de l'hôpital. Ils trouvent la voiture du Pousseur dont le moteur est encore chaud et concluent que l'homme se trouve dans le bâtiment. Dans le véhicule de communications, Scully vient d'être informée que Modell a actuellement un rendez-vous pour un examen par résonance magnétique. Mulder réfléchit au problème et conclut qu'il vaut mieux qu'il affronte son ennemi seul. Si des hommes armés faisaient irruption dans l'hôpital, le Pousseur pourrait les convaincre de s'entretuer. Brophy fournit à Mulder un gilet pare-balles ainsi qu'un appareillage audiovidéo qui lui laisse les mains libres. Tout ce que l'agent verra sera retransmis sur un écran. Scully et le policier pourront suivre tous ses mouvements. «Est-ce que j'aurai le canal Playboy?», demande l'agent sans grand espoir. Brophy rigole, mais Scully ne peut qu'esquisser qu'un sourire crispé tellement elle est inquiète. Par prudence, Mulder remet son arme de service à sa collègue, laquelle lui tient brièvement les mains dans un geste d'encouragement.

Mulder entre donc seul et désarmé dans l'hôpital. Son air de Robocop effraie un peu le personnel et il doit montrer son insigne à la réceptionniste en lui demandant de faire comme si de rien n'était. Il vérifie le contact avec Scully, puis explore les

chambres une après l'autre. Soudain, deux coups de feu font sursauter tout le monde. À l'écran, on voit le personnel de l'hôpital s'enfuir dans les couloirs. L'image commence à se brouiller et Scully a tout juste le temps d'apercevoir le panneau indicateur des soins intensifs avant de perdre le contact. Quand l'image revient, deux cadavres gisent sur le sol. Un garde a tué un technicien puis s'est suicidé. Son arme a disparu, ce qui implique que Modell est maintenant armé.

À l'extérieur, Brophy prévient l'équipe tactique de se préparer au cas où leur suspect tenterait une sortie. Scully, qui a toujours les yeux vrillés sur l'écran, remarque un ordinateur affichant les résultats d'un examen du cerveau par résonance magnétique. Mulder s'en approche: il s'agit bien de celui de Modell. L'image montre que le Pousseur souffre d'une vilaine tumeur dans le lobe temporal. Un dossier médical qui traîne à proximité confirme qu'il n'en a plus pour très longtemps. Mulder comprend que l'homme n'a plus rien à perdre et qu'il ira jusqu'au bout. Scully implore son collègue de quitter les lieux, mais celui-ci vient de se rendre compte que quelque chose cloche: personne n'est allongé sur la couchette du tomodensitomètre en face de lui. Où est Modell? Pris d'une intuition, l'agent se retourne brusquement. À sa grande horreur, Scully voit Modell à l'écran qui pointe son arme vers Mulder et lui arrache sa caméra. Tout devient noir.

-11-

Scully est entrée à son tour dans l'hôpital en compagnie de Brophy et de ses hommes. Personne n'ose utiliser les gaz de peur d'atteindre les patients. Pendant que les agents lourdement armés restent bien planqués derrière un mur, Scully s'avance seule, très lentement, dans l'aile des soins intensifs. La première chambre est occupée par un malade inconscient. La deuxième est fermée. Avec beaucoup de précautions, Scully pousse la porte. Sur le sol de la chambre, elle aperçoit d'abord l'équipement audiovidéo de Mulder, puis un lit où est allongé un autre malade inconscient. En ouvrant complètement la porte, elle peut enfin voir Mulder et Modell assis à une table, face à face. Le pistolet volé se trouve entre eux. «Bienvenue, Scully», dit Modell. Il a le visage défait et cerné d'un homme au bout du rouleau. Au cas où il ne s'en douterait pas, Scully lui précise qu'une douzaine d'hommes armés sont postés dans le couloir et qu'une trentaine d'autres sont répartis dans le stationnement. Elle l'assure qu'il n'aura pas ce qu'il veut, mais le Pousseur lui fait remarquer, très justement, qu'elle ne sait pas ce qu'il veut. À

bout d'arguments, Scully vient s'asseoir à la table.

Le Pousseur s'est inventé un scénario grandiose et hautement prétentieux: «Deux guerriers de même valeur se battent à mort. Mais l'un est un élève du budo japonais, l'art de la guerre.» Il tient en main le pistolet dont il fait pivoter le barillet. «Le budo apprend au guerrier à prendre ses distances lors de la bataille. Autrement dit, à disparaître sans regret. Grâce à cela, le guerrier budo est toujours vainqueur. J'ai cette philosophie, je ne crains pas de me faire tuer.» Modell a inséré une balle dans le barillet et passe maintenant l'arme à Mulder, qui le regarde fixement, le visage en sueur. Une partie de roulette russe s'amorce. En bon adepte du budo, le Pousseur laisse une chance à son adversaire de tirer le premier et, possiblement, d'en finir avec lui. Malgré Scully qui l'avertit que la pièce est saturée d'oxygène pur, Mulder saisit l'arme, la pointe vers Modell et presse la détente. Le Pousseur sursaute, mais aucune balle n'est tirée. «Bien joué, dit-il. À votre tour.» Mulder pointe l'arme vers sa propre tempe sans que Scully n'y puisse rien. Il tire en grimaçant, et encore une fois, aucune balle n'est tirée. Incapable de se contenir plus longtemps, Scully hurle à son collègue de lui donner l'arme. Mais selon les plans de Modell, c'est maintenant à son tour à elle de devenir la cible. Obéissant à la pression mentale que Modell exerce sur lui, Mulder braque le pistolet sur sa collègue. Scully essaie désespérément de le réveiller. Tout en maintenant son regard sur elle, Mulder parvient à dire: «C'est vous que je vais tuer, Modell.» Mais le Pousseur continue de l'exhorter à tirer sur Scully. Mulder qui a de plus en plus de peine à résister supplie sa partenaire de s'enfuir.

En un éclair, Scully repère une alarme d'incendie derrière elle, recule vers la porte et déclenche l'alerte. L'effet est immédiat. Le vacarme rompt le contrôle mental. Mulder pointe aussitôt son arme vers Modell et fait feu. Le coup part et l'assassin s'effondre. Pris de rage, Mulder continue de décharger son arme (vide) dans une série de clics répétés. Les autres agents font irruption dans la pièce pendant que Mulder s'effondre sur une chaise. L'alarme continue de retentir.

-12-

Modell n'est pas mort après tout. Il est maintenant alité, dans le coma, le visage recouvert de bandages. Mulder le regarde avec mépris. «Ils ignorent s'il tiendra encore longtemps, lui dit Scully. Mais il ne reprendra jamais conscience.» À son tour, Mulder lui apprend que Modell a tou-

jours refusé d'être traité pour sa tumeur. La résonance magnétique lui permettait seulement de juger combien de temps il lui restait à vivre. «La tumeur était opérable depuis toujours, mais il a refusé de se la faire enlever.» Ce petit

homme médiocre avait enfin trouvé le moyen de se retrouver à la une. Scully serre brièvement la main de son collègue et lui dit: «Ce type ne mérite pas une minute de plus de notre temps.»

Hautes tensions

Au rayon des épisodes isolés, **Pusher** figure en bonne place parmi les réussites de la troisième saison. L'histoire est centrée sur une personnalité criminelle nettement hors du commun, Robert Patrick Modell, qu'on s'évertue paradoxalement à faire passer tout au long pour un être insignifiant. Elle se construit comme une sorte de duel épique entre les héros, principalement Mulder, et un ennemi crâneur et a priori invincible. On pense parfois au Joker face à Batman! Après **Soft Light**, un épisode un peu brouillon aux aspects scientifiques mal maîtrisés, ce deuxième scénario signé Vince Gilligan se présente en fait comme une suite de petites capsules dramatiques où le cynique tueur déjoue chaque fois ses poursuivants, d'une façon toujours abominable, mais perd en même temps peu à peu du terrain au profit du mal qui le ronge. La structure n'est pas exempte de répétitions (les attaques d'agents en tenue tactique, les bravades de Modell, les visages tuméfiés), mais elle conduit sans heurt jusqu'à la grande confrontation finale, clou de tout l'épisode.

Gilligan racontera s'être inspiré d'un ancien projet de scénario de film dans lequel un agent utilisait un code de suggestion mentale pour éliminer ses adversaires. Dès qu'une victime entrait visuellement en contact avec un camion de couleur bleue, le véhicule cessait d'exister dans sa tête et c'était l'inévitable collision. En transposant son idée dans l'univers des *X-Files*, Gilligan a créé de toutes pièces un mutant accidentel qu'une tumeur au cerveau a doté de pouvoirs mentaux monstrueux (pourquoi pas?), tout en trouvant le moyen de récupérer son camion bleu. Un des fondements de son scénario est le jeu de chat et de souris auquel se livraient Mulder et Modell, culminant dans une saisissante partie de roulette russe. Mis au courant de ce détail, le réseau Fox a d'abord voulu imposer son veto. Pas question de montrer la roulette russe à la télévision, disait-on, histoire de ne pas donner de mauvaises idées à des jeunes impressionnables (*sic*). On croyait sans doute le pouvoir de suggestion des médias aussi fort que celui de Robert Modell.

La réalisation de Rob Bowman diffère quelque peu du style sophistiqué qu'on a l'habitude de lui voir adopter. Épuisé après l'énorme effort que lui avait demandé **Piper Maru**, le metteur en scène dit avoir goûté la relative sobriété du scénario de Gilligan. Il lui restait suffisamment d'énergie pour parler aux acteurs, mais pas assez pour s'atteler à la créer une palette de couleurs et

s'occuper des effets de lumière. («*Directionally, this was a time for me to step out of the way. It's the opposite of many other shows, where it is about embellishment. (...) I had just enough energy to walk up and talk to the actors but not enough energy to create a visual palette of colors and light and everything else.*») Le résultat montre bien que la simplicité a aussi ses vertus. Si on fait exception des quelques secondes haletantes de caméra-réalité (assez novatrices pour l'époque) qui marquent l'arrivée de Mulder à l'hôpital, l'économie avec laquelle est tournée chaque scène permet de centrer l'attention sur l'essentiel. Une approche économe laisse aussi s'accroître l'intensité dramatique sans artifice inutile. On s'en tient plus ou moins à du théâtre filmé: les comédiens jouent, la caméra tourne et cela suffit. Aussi, les meilleurs moments se trouvent-ils à la fin, à partir du moment où Mulder s'introduit dans l'hôpital avec son équipement audiovidéo pour rechercher Modell, jusqu'au grand trio final où Scully sauve la mise *in extremis*. L'excellent montage signé Heather MacDougall et la solide musique, hypertendue, que compose Mark Snow pour ces scènes, concourent à faire de cette dizaine de minutes un véritable morceau d'anthologie.

Du côté de la distribution, il faut d'abord saluer la performance de Robert Wisden (Modell), qui passe sans transition de la désinvolture à la cruauté brutale, toujours avec la même pointe de cynisme et de vanité méprisante dans le regard. Wisden est le genre de comédien de composition qui joue énormément dans les séries télévisées, souvent dans des rôles importants (*Jeremiah, Da Vinci's Inquest, Smallville*), mais qui s'efface presque toujours derrière son personnage. Bowman dira de lui qu'il n'a pas mis longtemps à l'initier au rôle du Pousseur. Wisden a pris ce qu'on lui donnait, a complété lui-même ce qui manquait, puis il est carrément devenu le très arrogant et pitoyable Robert Patrick Modell. On le reverra dans **Kitsunegari** ainsi que dans deux épisodes de *Millennium*.

Il faut dire que les deux comédiens principaux lui donnent la réplique avec tout autant de conviction, surtout pour ce moment privilégié de théâtre intime qu'est l'affrontement à trois de la fin de l'épisode. Duchovny et Anderson se contentent rarement de jouer de façon routinière, mais ici, ils font plus que du bon travail.

Deux autres comédiens ne donnent pas leur place dans **Pusher**, chacun avec sa scène hautement horrifiante de suicide: Steve Bacik en agent Collins et Vic Polizos en inspecteur Burst.

Le premier, aperçu brièvement dans **Soft Light**, reviendra pour un petit rôle dans **Folie à deux** ainsi que dans un épisode de *Millennium*, mais il s'illustrera aussi bientôt dans quelques grandes séries de SF (*Andromeda*, *Flash Gordon*, les franchises *Stargate*). La feuille de route de Vic Polizos le montre presque toujours dans des rôles de représentants de l'autorité policière, ce qui semble bien être sa spécialité. Mais il ne suffit pas d'avoir la tête de l'emploi (même tuméfiée), sa lente et dramatique progression vers un arrêt cardiaque provoqué par téléphone manifeste une réelle compétence d'acteur.

Un des visages qui deviendront les plus connus est celui de Roger Cross (agent Brophy), le futur Curtis Manning de la série *24*. L'acteur a déjà fait des apparitions dans **E.B.E.** et dans **Fresh Bones**, et il reviendra dans **Folie à deux**, ainsi que dans un épisode de *Millennium*. Signalons enfin qu'on reverra la Holly de Julia Arkos dans l'épisode **Redux**.

Faut-il le préciser, la maquilleuse Fern Levin a eu fort à faire pour cet épisode, en raison du nombre de visages amochés à divers degrés qui s'accumulent.

Pour faire plaisir aux fans, le scénariste et le réalisateur ont épicé l'épisode de nombreux clins d'œil. Le plus visible est l'apparition de l'homme-douve de l'épisode **The Host** en première page d'une feuille de chou à sensation. On aura compris que ce ne peut être une coïncidence si le corps du monstre s'est échoué à Martha's Vineyard, comme l'affirme la manchette, puisque c'est là qu'habitait alors le père de Mulder. Les amateurs de détails auront pu apercevoir sur la même page du *Weekly World Informer*, juste au-dessus de l'homme-douve, la photo d'un autre membre de l'équipe, l'accessoiriste Ken Hawryliw. On y voit celui-ci recevoir apparemment un télégramme de bon anniversaire de la part d'une strip-teaseuse. D'où le titre: la dépravation règne sur une série à succès («*Depravity Rampant on Hit TV Show*»). Mais ce n'est pas tout. La photo qu'on voit sur la couverture du magazine *American Ronin* est celle de Danielle Faith Friedman, une assistante de production.

Enfin, il semble établi que Dave Grohl des Foo Fighters, accompagné de sa conjointe de l'époque, fait une apparition éclair dans le hall du FBI au moment où Modell se dirige vers les contrôles.

Un raté surdoué

Robert Patrick Modell figure en bonne place dans le panthéon des personnages monstrueux de la série *The X-Files*. Très apprécié des fans pour ses plans diaboliques et son esprit tordu, le Pousseur est aussi crâneur que cruel. Ce mélange de vanité et de méchanceté aurait pu s'incarner dans un être bête et insignifiant: on pense à Darin Peter Oswald (**D.P.O.**), par exemple. Mais Modell a un physique engageant, un joli sourire et une belle voix. Il est aussi futé, rusé et astucieux. C'est lui qui mène le jeu, et ce, presque jusqu'au bout. Il a la folie des grandeurs, certes, mais à sa décharge, un pouvoir comme le sien ne favorise guère la modestie ou l'humilité.

Or, on insiste pour nous dire que Modell est un individu sans envergure, au passé terne et aux ambitions de grandeur inassouvies. Refusé par les Marines, les Bérets verts et le FBI — lequel le considère narcissique et mythomane —, il semble voué à la médiocrité et à l'anonymat. Il entretient une véritable passion pour l'Asie (où il n'a jamais mis les pieds), les arts martiaux (qu'il ne pratique pas), les guerriers samourais (dont il est tout le contraire) et, plus généralement, à tout ce qui s'y rattache, mais d'un point de vue idéalisé et presque hollywoodien: noblesse, maîtrise de soi, grandeur, héroïsme... Modell ne serait-il donc qu'un minable qui s'est monté la tête?

Sa tumeur au cerveau le gratifie d'un pouvoir de psychokinésie. Modell devient capable d'imposer sa volonté aux gens, de les forcer à commettre des actes allant du meurtre au suicide. Voilà sa chance! Le hic est qu'il lui reste peu de temps à vivre, s'il ne se soumet par à un traitement médical. Trop heureux de son nouveau don, le Pousseur refuse le traitement et décide de profiter du temps qu'il lui reste à vivre pour concrétiser ses rêves douteux de gloire, quitte à mourir en passant à la postérité. Peu modeste, il se définit comme un ronin, un samourai sans maître (ce qui le conduit à pratiquer l'éthique guerrière du Budo japonais à la toute fin). En deux ans, il tue quatorze personnes, présumément à contrat. Il s'en vante auprès de la police. Capturé à deux reprises, il déjoue chaque fois les forces de l'ordre en jouant de finesse.

Le bonhomme est pour le moins complexe, sinon contradictoire. Cela résulte du compromis qu'ont tenté de trouver Vince Gilligan et Chris Carter. Le premier souhaitait un duel de grands esprits entre Modell et Mulder, ce qui nécessitait de doter le personnage d'une envergure hors du commun; l'autre se représentait le Pousseur

comme un perdant né que son pouvoir soudain entraîne vers une fatuité vaine et dérisoire. Mais Modell ne se conduit pas comme Darin Oswald, il ne «gaspille» pas son talent. Et s'il ne fait pas un samouraï au sens noble du terme, on ne peut pas l'accuser non plus de manquer de courage. Peut-être n'a-t-il pas beaucoup de mérite lorsqu'il s'attaque à des victimes sans défense, mais il sait aussi faire face à la mort avec la bravoure extrême d'un kamikaze, que ce soit en provoquant la collision avec le camion bleu au début, ou en se livrant lui-même au jeu de la roulette russe. Le mépris que Mulder et Scully vouent à Modell penche du côté de Carter, mais il finit par sonner faux dans le contexte ménagé par Gilligan. Rarement nos deux héros ont-ils affronté un adversaire aussi fort et aussi brillant. Ils n'en sont pas venus à bout en étant plus fins que lui. C'est Modell au contraire qui leur a tout servi dans le bec depuis le début. C'est lui qui s'est fait connaître à la police, sinon on n'aurait jamais connu son existence. C'est lui qui prend l'initiative de semer les indices qui mèneront les agents jusqu'à lui, mais il le fait en prenant la précaution d'avoir toujours une longueur d'avance sur eux. C'est lui qui se laisse attraper, en pariant qu'il va s'échapper. On peut arguer qu'il s'est fait déjouer par l'activation de l'alarme d'incendie, mais d'un autre côté, c'est Modell lui-même qui s'est placé au départ dans cette situation suicidaire. Comme il l'assure à Scully, elle ne sait pas du tout ce qu'il veut. Lui qui n'en a plus pour longtemps de toute façon, n'a-t-il pas souhaité justement une mise à mort par des adversaires de son calibre, lors d'une ultime confrontation où il n'aura guère cessé d'être le meneur de jeu?

Comme minable, on a déjà vu pire.

Après **Blood** et **Grotesque**, et avant **Wetwired**, **Pusher** aborde le thème du contrôle mental ou physique. Mais il ne s'agit pas de technologie perverse ici, ni de psychopathologie morbide. Robert Modell possède bel et bien un pouvoir mental de suggestion, provoqué nous dit-on par une tumeur au cerveau. Mais quelle est la nature exacte de ce pouvoir? Au début, dans la voiture de police, il semble recourir à la suggestion hypnotique, en répétant inlassablement son incantation sur la légèreté du bleu céruléen. Au tribunal, on ne le voit faire rien de tel. Modell n'utilise pas du tout son talent oratoire. Regarder silencieusement le juge lui suffit pour exercer son influence. Plus fort encore, dans la scène où il persuade l'agent Collins de mettre feu à son propre corps, il agit à distance. Le contact n'a pas besoin de se faire à portée de voix (même si le bourreau et sa victime marmonnent tous les deux les mêmes mots). Le cas de Collins diffère

aussi de celui du tribunal en ce que le malheureux agent reste conscient d'être forcé à commettre ce geste, et qu'il s'efforce d'y résister mentalement, comme Mulder plus tard durant la partie de roulette russe. Le juge, lui, rend sa sentence librement, sans donner l'impression qu'il se sent manipulé le moins du monde. En agressant Skinner, Holly non plus n'a pas l'air contrainte et pourtant, après coup (et après coups), elle racontera avoir vécu cette expérience de possession comme à distance. Le juge aura-t-il eu ce sentiment à retardement? L'histoire ne le dit pas.

Mais plus fort que tout, évidemment, est la petite virée que Modell accomplit au FBI. En épinglant un bout de papier à son veston, le Pousseur parvient à persuader tout le monde autour de lui qu'il est en règle. Cette fois, il n'a même pas besoin d'ouvrir la bouche. Le papier épinglé n'a aucune propriété particulière. C'est lui, Modell, qui arrive à imposer une image mentale de lui-même, simplement en côtoyant les gens. Un tel pouvoir est à la fois effrayant par son ampleur et tout à fait incohérent. Sans compter qu'il y a des gens qui s'avèrent réfractaires à son don de persuasion. Skinner paraît insensible aux objurgations du Pousseur. Pourquoi? Là non plus, rien n'est dit.

Un mot en passant sur le directeur adjoint. C'est devenu un gag à répétition: le patron de nos agents se fait casser la figure. Et cette fois, par un petit bout de femme. La chose ne plaisait pas du tout à Mitch Pileggi, qui souhaitait plus de dignité à son personnage, déjà fragilisé sur le plan moral par ses multiples tours de girouette.

Pour revenir à Modell, son goût pour le bleu est aussi un peu suspect. Dans tout l'épisode, l'homme ne porte que des vêtements d'un beau bleu profond, assez similaire aux manteaux de Mulder et Scully. Dans la même gamme, notons l'imper marine de Burst, le bleu tirant sur le noir des agents de la SWAT et surtout le bleu céruléen des policiers en uniforme. On veut bien que dans une série comme *The X-Files*, certaines couleurs possèdent une connotation particulière. Dans **Grotesque** par exemple, des filtres bleus sont utilisés pour l'atelier de John Mostow, un lieu malsain où Mulder semble en voie de perdre la raison. Et dans l'épisode **Tooms**, le mutant Eugene Victor Tooms semble fasciné par des victimes potentielles qui portent du bleu. Mais on ne voit pas très bien à quoi tout cela rime chez Modell. Sa tirade du bleu céruléen au début lui permet de provoquer l'accident, et c'est au cours de cette tirade qu'il exprime son goût personnel pour cette couleur. Mais est-ce une coïncidence

si cette couleur qu'il aime est celle de l'uniforme du policier *et* celle du camion qui s'en vient? Ou est-ce son goût particulier pour le bleu qui lui procure un surplus de pouvoir de suggestion dont il profite à cette occasion? Impossible à dire puisque, par la suite, Modell ne fera plus allusion à cette soi-disant couleur préférée.

Gilligan écrira plus tard un autre scénario mettant en scène Modell, **Kitsunegari**, montrant que la suite d'un bon épisode n'est pas nécessairement une bonne idée.

Intimité?

Si Mulder brille dans **Pusher**, c'est uniquement parce que son intuition légendaire lui permet de décoder les indices que le Pousseur laisse traîner derrière lui: le mot RONIN écrit à l'envers, le «faites marcher vos doigts» et même le coup de l'hôpital où il est manifeste que Modell y attend son adversaire pour une dernière partie. Mulder n'a pas beaucoup de respect pour un ennemi qui tue sans scrupule et sans raison, seulement parce qu'il en est capable. Mais sous-estime-t-il vraiment le Pousseur? Quand il part à l'assaut, il le fait seul, désarmé, et sans avoir protégé ses arrières. En tant qu'être humain, Robert Modell mérite peut-être le qualificatif de «pourriture», mais son pouvoir de suggestion n'est pas à négliger. Rien d'étonnant à ce que Mulder se retrouve, l'instant d'après, en train de jouer à la roulette russe avec le tueur. En se lançant tête première dans le piège que lui tend son ennemi, n'est-ce pas l'aspect autodestructeur de sa personnalité qu'il met de l'avant? Ce côté «je fonce vers le désastre, advienne que pourra», se manifeste également lorsque Mulder se remet les pieds dans les plats au tribunal.

L'idée du canal Playboy pour son équipement audiovisuel est venue de Duchovny et non du scénariste, le comédien ne voulant pas rater l'occasion de mettre en évidence un des aspects bien connus de son personnage. Scully paraît mal réagir à cette remarque, mais c'est surtout son anxiété de voir son coéquipier partir seul et désarmé qu'elle dissimule mal. Après avoir mis en doute les explications de Mulder sur la nature et la source du pouvoir du Pousseur, elle ne se fait plus d'illusion. L'ennemi est extrêmement dangereux et il peut ne faire qu'une bouchée de son partenaire. Que celui-ci décide quand même de se jeter dans la gueule du loup n'a pas l'air de la surprendre. C'est dans l'ordre des choses. Mulder n'a jamais reculé devant le danger; bien au contraire, il semble attiré par lui. Comme il est dans l'ordre des choses que Scully doive partir à son secours pour le sortir d'embarras. Et

c'est exactement ce qu'elle fera quelques minutes plus tard.

Ce sont là des comportements très prévisibles en fin de compte, dont l'aspect inéluctable pourrait susciter une certaine rancœur chez la belle. Cela dit, Mulder a déjà sauvé la vie de Scully à quelques reprises, même si elle s'est rarement mise volontairement dans le pétrin comme il le fait lui-même. Ce partenariat sacré qu'ils ont noué ensemble dès les premiers épisodes de la série exige d'eux une disponibilité entière de l'un pour l'autre dans leurs activités professionnelles, même si cela veut dire risquer sa vie à répétition pour sauver celle de son partenaire. Loin d'éprouver de la rancœur, en tout cas dans cet épisode, Scully manifeste son attachement envers Mulder. Ce n'est pas au gag du canal Playboy qu'elle pense quand elle lui serre les mains au moment où, déguisé en Robocop, il s'élançait vers sa perte. Elle est inquiète, mais aussi admirative. Il faut du cran pour faire ce qu'il fait.

Mais ce geste d'encouragement n'est pas unique. **Pusher** est un de ces épisodes où scénariste, réalisateur et comédiens multiplient les occasions d'aménager de petits moments d'intimité physique dans la relation entre les deux agents. Par exemple, durant la surveillance nocturne, Scully dort sur l'épaule de son partenaire (et y laisse même un peu de salive!). Modell l'a bien remarqué en les observant à distance. Ils font une belle équipe tous les deux, ironise-t-il, ils ont vraiment l'air de bien s'entendre. Avant de raccrocher, il surnomme Mulder «G-Man» (inspecteur, en V.F.); l'instant d'après, c'est Mulder qui se tourne vers sa partenaire et qui l'appelle «G-woman» (inspectrice). En partant, on voit très bien Scully lui prendre le bras.

On aura droit à un autre serrement de mains à la toute fin de l'épisode. Il est clair que tout le monde s'amuse ici à émoustiller ces fans qu'on surnomme les *shippers*, c'est-à-dire les partisans d'une liaison amoureuse active entre les deux héros. On ne va jamais très loin (du moins, pas encore), ce qui peut s'interpréter comme la preuve qu'il ne se passe rien entre eux. Mais on peut aussi prétendre, sur la même base, que ce sont ces petits gestes qui comptent et qui disent tout. L'attachement entre Mulder et Scully est déjà acquis, leur loyauté mutuelle est inattaquable, mais leur relation de «camaraderie», lorsqu'elle s'exprime par d'anodins attouchements, soulève bien des questions. On a affaire à un homme et à une femme après tout. En dépit des dénégations de Carter qui, depuis le premier épisode, exclut tout développement sexuel entre

ses héros, les petits jeux intimes qu'on va continuer de semer pendant longtemps dans la série, juste pour faire jaser, finiront par avoir un effet cumulatif. La progression se fera lente et très

graduelle, mais elle finira bien un jour par conduire à l'inévitable.

Avril 2009, v.1